



Écrire et témoigner à contre-courant :

Mouloud Feraoun dans l'histoire littéraire algérienne

Boualem Belkhis (Tizi-Ouzou)

HeLix 16 (2024), p. 130–149. doi: 10.11588/helix.2024.1.102011

Abstract

The *Journal* of Mouloud Feraoun (1962) is a singular work in the literary history of Algeria. It diverts an intimate genre to put it at the service of historical testimony on the Algerian War (1954–1962). The diarist becomes a witness to this war that its own people is fighting for its freedom. The context of this diary is mainly collective, and its author kept it private for seven years aiming to make it public. From the complex current events made of political and military violence, he shows an objective view and an intensive look, while questioning the causes and effects of French colonization. The script is imbued with the writer's humanism, his testimony and his analyses stand against the political, literary, journalistic propagandist speeches, revealing to the reader Feraoun's ethic witnesses. Currently, this work is at the core of the historical and literary documents from which various specialists of the Algerian War draw.

All rights reserved. Dieser Artikel ist urheberrechtlich geschützt. Alle Rechte vorbehalten. Die Weiterverwendung des hier bereitgestellten Artikels ist ohne die ausdrückliche Genehmigung von HeLix (und/oder des/der Verfassers/in) nicht gestattet.

Écrire et témoigner à contre-courant :

Mouloud Feraoun dans l'histoire littéraire algérienne

Boualem Belkhis (Tizi-Ouzou)

Écrire en contexte de violence et de guerre est le destin auquel sont voués nombre d'écrivain.e.s algérien.ne.s, des pères fondateurs aux jeunes auteur.e.s des années 1990. Pour les premier.e.s, l'acte d'écrire et la plume sont *de facto* trempés dans le contexte de la violence coloniale, puisque c'est dans celle-ci qu'ils et elles ont vu le jour et que c'est dans son engrenage qu'ils et elles ont évolué ; pour les second.e.s, les bouleversements violents et fulgurants de l'actualité sociopolitique des années 1990 allaient entraîner leur écriture sur une voie inédite, échaudée par la lave d'une guerre civile d'une violence impitoyable qui n'a épargné aucune frange de la société : du citoyen lambda ou du policier au militant politique en passant par l'artiste, le journaliste, l'intellectuel, les Algériens et Algériennes se trouvent face à un innommable déferlement de haine et de violence meurtrières. De nouveau, l'écrivain.e algérien.ne se trouve témoin d'une guerre qui meurtrit son peuple, de nouveau ils et elles sont appelé.e.s à mobiliser la littérature pour rendre compte de cette violence, la dénoncer et lutter contre elle.

Un regard synoptique sur l'histoire littéraire algérienne permet aisément de repérer cette logique pernicieuse de l'histoire qui se répète et réédite son lot de morts, de peines et de traumatismes. Les écrits de Mouloud Feraoun, de Kateb Yacine, de Mohammed Dib, de Mouloud Mammeri, écrivains fondateurs de la littérature algérienne francophone ayant écrit sous la colonisation, sont, pour la plupart, difficilement dissociables de la violence subie par leurs auteurs, parfois dans leur propre chair ; ceux de Tahar Djaout, d'Assia Djebar, de Rachid Mimouni, publiés durant la guerre civile, ne peuvent être lus et interprétés hors du paradigme de la violence.

L'indépendance de l'Algérie a certes engendré une littérature de la maturité esthétique, de l'innovation formelle, de la création, mais trop vite le temps a contraint l'artiste à replonger dans la dure épreuve d'une guerre et d'un conflit aveugles et absurdes. Très vite aussi des romans et des poèmes se font les chroniques d'un quotidien violent, récits de meurtres, de cris et de plaintes des victimes.¹ Cette période dite « décennie noire » (1990–2000) a donné naissance à une littérature baptisée « écriture de l'urgence » par la critique, sans doute en référence à son fort ancrage dans l'actualité et à sa conception comme une écriture de résistance, de prise de position aussi bien contre le système politique en place que contre le projet islamiste visant à instaurer une théocratie en Algérie. Il y avait urgence à parler, à dire et à faire entendre ce qui se passait. Il y avait aussi le devoir de ne pas se taire, quel qu'en soit le prix. Tahar Djaout ne dit pas moins ce sens du devoir intellectuel et de l'engagement quand il écrit : « Le silence, c'est la mort, et toi, si tu te tais, tu meurs et si tu parles, tu meurs. Alors dis et meurs », une phrase devenue célèbre, un « dicton » que l'écrivain aurait forgé à la suite du poète palestinien Samih El Kacem.² Beaucoup de ceux qui ont parlé et écrit sont morts pour avoir parlé et écrit, une centaine de journalistes, des écrivains, des chanteurs, des dramaturges, mais aussi des médecins, des universitaires, assassinés pour ce qu'ils représentaient, c'est-à-dire parce qu'ils défendaient la République, la liberté, la modernité et refusaient de cautionner la tyrannie. Cette littérature de l'urgence vient confirmer une tendance que la critique a repérée dans le roman algérien à partir des années 1980 et qu'on a désignée sous le terme de « retour du réel » ou encore retour du référent.³

Feraoun et Djaout : deux repères

Chaque combat, chaque guerre, a son lot de martyres. Feraoun est l'écrivain qu'on assassine à la fin d'un conflit dont l'issue était

¹ Assia Djebar, dans *Le Blanc de l'Algérie*, retrace, sur le mode intimiste, plusieurs assassinats d'écrivains, de poètes et d'intellectuels victimes du terrorisme parmi lesquels Tahar Djaout, Abdelkader Alloua, Youcef Sebti, Mohamed Boukhebz.

² Cf. KEBBAS, « Tahar Djaout, romancier du verbe libre », 48.

³ BONN, *Anthologie de la littérature algérienne*, 211–237.

inéductable,⁴ et Djaout est le premier écrivain-journaliste qu'on assassine⁵ au commencement d'un autre, annonciateur de périls dévastateurs pour l'Algérie. Mais la fin tragique des deux hommes n'est pas complètement étrangère au récit de leur vie et de leur parcours. Ayant tous deux choisi de témoigner, de résister et de lutter contre la bêtise, ayant fait de ce combat un sacerdoce qui alimente leurs écrits,⁶ la violence qui occupe tant leurs textes et leur vie a fini par les atteindre dans leur chair et par les emporter. Ils ont donc écrit, parlé et témoigné dans un contexte d'adversité violente, ils ont écrit à contre-courant au double sens du terme. D'abord contre des forces exclusives et peu ouvertes à la différence et à la tolérance. Feraoun s'oppose à la violence gratuite d'où qu'elle vienne : des soldats français, des combattants du FLN,⁷ des terroristes de l'OAS.⁸ Il la condamne dès lors que cette violence

⁴ Assassiné le 15 mars 1962, la veille du cessez-le-feu entre l'Algérie et la France, Mouloud Feraoun n'avait que 49 ans. Les terroristes de l'OAS, opposés à l'indépendance de l'Algérie et à l'idée même d'une fraternité entre les deux communautés algérienne et française, ont ciblé un des Centres Sociaux créés par Germaine Tillon qui incarnaient cette fraternité ; Feraoun, engagé au sein de ces centres, était en réunion avec ses collègues ; le commando OAS a mitraillé les 5 membres du centre le 15 mars 1962, trois jours avant la proclamation de la fin des affrontements entre l'ALN et l'armée française.

⁵ Tahar Djaout est victime d'un attentat terroriste le 26 mai 1993 et succombe à ses blessures le 2 juin. Il devient alors le premier journaliste victime de la barbarie intégriste dont la liste de meurtres n'a cessé de s'allonger durant une décennie, dépassant le nombre de 100 journalistes, artistes, hommes et femmes de culture et poètes assassinés.

⁶ Refusant de fuir le terrain sur lequel ils sont exposés à la violence meurtrière, M. Feraoun et T. Djaout n'en sont pas moins conscients des risques pris pour leurs vies, allant même jusqu'à préfigurer leur mort prochaine. M. Feraoun écrit dès 1957 dans son journal : « Je peux mourir aujourd'hui, être fusillé demain » (*J*, 241) ; dans ses poèmes et ses chroniques journalistiques, T. Djaout ne cesse d'évoquer sa mort qui lui serait donnée par ceux qu'il combat.

⁷ Front de Libération Nationale, mouvement indépendantiste ayant déclenché la guerre de libération algérienne le 1^{er} novembre 1954.

⁸ *Organisation de l'Armée Secrète*, issue des militaires dissidents et des colons farouchement opposés à l'indépendance de l'Algérie, elle multiplie les violences terroristes sous la forme d'assassinats (fusillades, attentats à la bombe) et de sabotages dès lors que l'option de l'indépendance se confirme.

touche les faibles sans défense. Djaout, à son tour, s'insurge contre le système politique algérien post-indépendance et contre les tenants du projet théocratique.⁹ Ensuite contre des courants esthétiques et des attentes éditoriales qui imposaient des canevas aux auteurs. Rappelons à ce sujet la position de Feraoun contre les écrivains coloniaux, de la censure qu'il a subie lors de la réédition de son premier roman au Seuil en 1954,¹⁰ des attentes des éditeurs français qui commandaient des œuvres ethnographiques (peintures des sociétés, folklore, traditions villageoises, etc.) en accord avec un horizon d'attente enclin à recevoir ces œuvres comme de simples « documents de circonstance » selon les mots de Charles Bonn :

[...] les littératures des pays anciennement colonisés par la France sont des littératures émergentes, dans un contexte de décolonisation auquel elles doivent à la fois leur promotion et leur semi-stagnation. Promotion parce que l'actualité soudaine des régions géo-politiques auxquelles elles appartiennent les a fait bénéficier d'une attention plus grande du public. Semi-stagnation parce que ce même public les a souvent installées dans une dépendance par rapport à cette actualité qui a rendu plus difficile leur reconnaissance comme littératures à part entière plutôt que comme simples témoignages ou documents de circonstance.¹¹

Djaout a connu la censure des éditions étatiques (SNED, ENAL) dont le monopole et l'orientation idéologique l'ont contraint à se faire publier à l'étranger (France, Canada, etc.).

Aujourd'hui, ces écrits demeurent comme les traces d'un passé pas

⁹ Projet défendu par les partis politiques dits islamistes. En décembre 1991, le FIS, principal parti islamiste de l'époque, remporte le premier tour des législatives. L'armée algérienne intervient et met fin au processus électoral. Le second tour n'a pas lieu. L'interruption du processus a précipité la confrontation qui a plongé l'Algérie dans la guerre civile.

¹⁰ *Le Fils du pauvre*, roman autobiographique publié initialement à compte d'auteur en 1950. Lors de sa réédition aux Éditions du Seuil en 1954, le texte est amputé de sa troisième partie, celle où le récit témoigne de la vie politique à Alger, de la Seconde Guerre mondiale, de la défaite de la France et des exactions du gouvernement Vichy.

¹¹ BONN, *Petit historique d'une réception mouvementée*, 9.

encore disparu et dont la mémoire ne cesse de hanter les historiens et les pédagogues ; des créations, aussi, qui livrent un témoignage sur l'histoire littéraire algérienne contemporaine, marquée par une violence politique permanente.

Le texte qui nous sert de cas d'étude dans la présente contribution est le *Journal*¹² de Mouloud Feraoun, tenu par son auteur pendant sept années durant la guerre d'Algérie. Le statut de ce texte est indissociable de la question testimoniale dans la mesure où il plonge le lecteur dans l'actualité politique du moment, ce qui contribue à réduire la distance entre l'écriture et le réel dont elle se réclame. Le *Journal* de Feraoun étant génériquement propice et substantiellement lié au témoignage, il ne manque cependant pas de surprendre par le fait qu'il n'accomplit pas le projet habituel du journal intime tant sa matière est historique, les éphémérides relevant plus de la chronique de guerre, d'analyses ponctuelles et de réflexions politiques et historiques que de tranches de vie de l'auteur.

Abordons le texte du point de vue du « pourquoi écrire », tout en nous intéressant au comment de ce pourquoi. Nous cherchons ainsi à approcher la portée de l'œuvre telle que voulue par son auteur. Pour ce faire, partons d'abord de l'arrière-plan à la fois littéraire et politique ayant inspiré le geste d'écrire. Le pourquoi de l'écriture se définit à notre sens à partir de cet arrière-plan d'où émerge l'image d'un écrivain face à deux forces qui s'affrontent (le FLN et l'armée française) opposant au réel complexe la lucidité du témoin acculé à l'impératif de la vérité, de la défense de la liberté et de la dignité humaine.

Par ailleurs, en tant qu'écrivain, écrire sur la violence engage des choix esthétiques et implique un style et une sensibilité qui se traduisent dans l'écriture. Peut-on dès lors parler d'une esthétique du témoignage propre à Feraoun ?

¹² Publié par Roblès, ami de Feraoun et responsable aux Éditions du Seuil de la Collection « Méditerranée ». Nous nous référons dans cette étude à la réédition réalisée par Talantikit (Béjaia 2015).

Journal d'un témoin privilégié

Le *Journal* de Feraoun couvre sept années sur les sept et demie qu'a duré la guerre d'Algérie.¹³ Les premiers faits notés sur un « cahier d'écolier »¹⁴ datent du 1^{er} novembre 1955, et la dernière éphéméride date du 14 mars 1962, la veille de son assassinat, alors que les pourparlers pour un accord entre les belligérants sont sur le point d'aboutir à un cessez-le-feu. Occupant une position spécifique dans le contexte colonial du fait de son appartenance à la société des colonisés¹⁵ et de son accès aux milieux littéraire, académique, administratif et politique du colonisateur, il a mis à profit cette position pour nourrir ses textes de témoignages et d'analyses d'une grande lucidité. C'est donc en tant que « témoin privilégié » qu'il se lance dans une entreprise testimoniale entamée, à vrai dire, dès 1939, année où il se lance dans l'écriture de son premier texte, *Le Fils du pauvre*,¹⁶ roman autobiographique que la critique a classé de manière quasi unanime dans la rubrique de littérature du témoignage. Dans *La Terre et le sang*,¹⁷ son deuxième roman, l'esthétique du témoignage domine largement le récit dans la mesure où le mode de vie des habitants des montagnes de Kabylie, leur organisation sociétale et leurs péripéties quotidiennes sont accompagnés d'une description appuyée. Le témoignage dont relèvent ces deux œuvres ont trait au fait, inédit dans la littérature algérienne contemporaine, que pour la première

¹³ Du 1^{er} novembre 1954 au 19 mars 1962, date du cessez-le feu ; un référendum d'autodétermination est organisé le 3 juillet 1962 et l'indépendance proclamée le 5 juillet.

¹⁴ Selon ROBLÈS, ami et éditeur de son journal, « [p]ar précaution il [Feraoun] rédigeait son < journal > sur des cahiers d'écolier qu'il mêlait aux cahiers de ses élèves » (préface à *Journal 1955-1962*, 6).

¹⁵ Malgré sa réussite et les privilèges de l'instruction et de la promotion sociale, Feraoun est resté très proche des siens, des paysans de Kabylie, région qu'il choisit comme espace référentiel quasi exclusif de ses œuvres. Élève de l'École Normale d'Alger, il a connu Camus et Roblès avec qui il entretiendra une longue amitié et une correspondance régulière ; il occupera ensuite les postes d'instituteur, de directeur d'école et d'inspecteur des Centres sociaux initiés par Germaine Tillon en 1955.

¹⁶ Publié à compte d'auteur en 1950 chez Le Puy, Cahiers du Nouvel Humanisme.

¹⁷ FERAOUN, *La Terre et le sang*, Paris : Éditions du Seuil 1953.

fois un écrivain issu de la communauté des colonisés prend la plume pour traduire de « l'intérieur » l'existence de l'« indigène ». ¹⁸ En 1953, Feraoun revendique ce projet d'écriture dans un entretien avec son ami, le journaliste Maurice Monnoyer :

L'idée m'est venue que je pourrais essayer de traduire l'âme kabyle, d'être un témoin. Je suis de souche authentiquement kabyle. J'ai toujours habité la Kabylie. Il est bon que l'on sache que les Kabyles sont des hommes comme les autres. Et je crois, voyez-vous, que je suis bien placé pour le dire. ¹⁹

La critique littéraire post-indépendante a reconnu chez ce « témoin » un acte d'engagement, un geste d'affirmation de soi de l'écrivain et de sa communauté. En ce contexte d'avant la révolution, témoigner de son existence et de son authenticité, affirmer son appartenance à un peuple et à une histoire valait acte de résistance et d'engagement qui, d'ailleurs, constitue un prélude à l'écriture engagée et plus revendicative, dont Kateb Yacine incarnera la vigueur et l'originalité deux années après le déclenchement de la guerre d'Algérie. ²⁰ Feraoun est donc un des pionniers de la littérature algérienne qui émerge aux débuts des années 1950 et qui n'est « ni exotique, ni coloniale, ni assimilationniste, mais qui porte en elle les germes d'une nation en train de naître ». ²¹ Cependant, dans ses premiers textes, le témoignage se fait par le truchement de la fiction, tandis que dans son *Journal*, l'écrivain s'occupe de « noter » ce qui se passe au quotidien, en tant que témoin oculaire. De plus, aux prises avec la violence aveugle, la mort qui guette et le chaos de la guerre, il ne s'agit guère pour l'auteur de « traduire l'âme kabyle » en élaborant des

¹⁸ La portée esthétique et idéologique des premières œuvres écrites par les Algériens ne se comprend que si l'on compare leurs œuvres à celles écrites par des colons qui renvoyaient de l'Algérien colonisé une image déformée, stéréotypée, fallacieuse.

¹⁹ RESZTAK, « *Ça alors ! Vous étiez à C..., vous ?* », s.p.

²⁰ Dans son premier roman, *Nedjma*, Kateb Yacine marque une nouvelle étape pour la littérature algérienne, celle de la rébellion et de la transgression des codes discursifs, politiques, éthiques et esthétiques institués par la colonisation.

²¹ BOUKHELOU, « *Le Fils du Pauvre et La Terre et le sang* de Mouloud Feraoun à l'épreuve de l'approche postcoloniale », 27.

fresques sociologiques ou en usant des outils littéraires, anthropologiques et linguistiques qu'offre le répertoire descriptif. La matière du *Journal* tranche en effet avec l'autofiction qui sous-tend le témoignage dans *Le Fils du pauvre* et *La Terre et le sang*. Si l'on en croit Philippe Lejeune, c'est le propre du journal de ne pas être enclin à la fictionnalisation vers laquelle tendent les autres genres de l'autofiction. Dans une de ses réflexions sur le journal intime, le théoricien de l'autobiographie considère que le journal est une « antifiction » :

La fiction naïve ou l'autofiction délibérée sont faciles dans le champ du récit autobiographique rétrospectif ou synthétique. Le journal la rend impossible, ou du moins très difficile : il est « antifiction », comme on dit « antidérapant » ou... « antitime ». ²²

Il y aurait donc incompatibilité entre le projet diariste et l'investissement fictionnel dans la mesure où la fiction ne peut interférer dans la transcription du présent et du quotidien sans la compromettre, sans en affecter la véracité. Justifiant sa thèse, Philippe Lejeune ajoute : « Une reconstruction imaginaire du présent ne saurait être vue et vécue que comme mensonge, ou comme folie, et elle aura du mal à tenir le coup dans la durée. » ²³ Par son journal, Feraoun emprunte donc une voie nouvelle du témoignage littéraire, foncièrement historique, qui le déleste du régime imaginaire et de l'ambiguïté générique et l'installe dans le régime de la transparence et de la clarté. Cela n'aurait point présenté en soi une « révolution » de l'écriture chez un écrivain français des années 1950, tant le journal intime est une pratique de masse en France. Cependant, le *Journal* de Feraoun est une entreprise inédite dans la littérature algérienne, et ce à plus d'un titre. Premier journal d'un écrivain algérien à être publié, il est en soi un phénomène littéraire, un événement éditorial que les milieux littéraires algériens ne perçoivent que des années plus tard, sans doute parce que le champ littéraire algérien n'est pas encore constitué en tant que tel dans l'Algérie de l'immédiat après-guerre. Aujourd'hui, il est perçu comme une œuvre « unique en son genre en Algérie et peut-être

²² LEJEUNE, *Le Journal comme « antifiction »*, 3.

²³ Ibid.

dans le monde ». ²⁴ Mais la singularité de l'œuvre n'est pas seulement éditoriale, elle ne tient pas uniquement à la rareté des journaux intimes publiés en Algérie. Car tout en relevant d'une pratique intime de l'écriture, le *Journal* de Mouloud Feraoun ne nous livre pas la recomposition d'un moi passé ni la transcription d'états d'âme ou d'expériences personnelles d'un vécu singulier. En outre, en tant que journal d'un écrivain, l'on s'attend, suivant une tradition du genre pratiqué par des écrivains célèbres, à ce qu'il soit « [...] avant-texte, un élément de dossier génétique d'une œuvre *autre que lui* » ; selon Lejeune il « participe, comme acteur et/ou témoin, à un travail de création dont il n'est pas le but ». ²⁵ Mais le lecteur, une fois plongé dans le contenu des pages, reconsidère vite le pacte de lecture posé initialement par la mention générique « Journal » sur la couverture.

Journal de « moments troubles »

Le *Journal* de Feraoun ne met pas en scène un individu, une personnalité, une trajectoire individuelle. L'auteur n'est pas le centre de son « propre journal », même si de lui émane exclusivement la voix énonciatrice des faits. L'objet principal, c'est plutôt l'actualité, les autres, ses compatriotes, et il l'énonce dès les premières chroniques : « Pour ma part, ce sont mes compatriotes qui m'intéressent. Je voulais lire sur leurs visages, deviner leurs impressions, savoir ce qu'ils pensent » (*J*, 17). Ainsi formulé, le projet du journal semble obéir au même objectif que les textes antérieurs, c'est-à-dire témoigner de la condition faite aux siens avec l'intention de se faire publier. ²⁶ Mais la ressemblance s'arrête ici puisque deux points de différence au moins distinguent cette œuvre des précédentes.

²⁴ REGAÏEG, « *Journal* de Mouloud Feraoun », 81. Mouloud Feraoun est le deuxième écrivain algérien connu à tenir un journal après Jean Amrouche. Ce dernier a écrit son journal intime entre 1928 à 1962, mais il est resté inédit jusqu'en 2009, 47 années après la mort de son auteur (cf. AMROUCHE, *Journal, 1928-1962*).

²⁵ LEJEUNE, « Le journal : genèse d'une pratique », 29. C'est Lejeune qui souligne.

²⁶ Feraoun a remis, de ses propres mains, le manuscrit de son journal à son éditeur en février 1962, soit un mois avant sa mort.

Le premier concerne le régime de l'énonciation : le sujet étant grave, la fiction ne peut servir de masque à l'auteur pour se cacher derrière ses personnages. L'enjeu – existentiel – prime sur le jeu – fictionnel –, d'où, à notre sens, le choix par Feraoun de cette nouvelle forme du témoignage qu'est le journal. Plus directement ancré dans l'actualité de la guerre, l'impératif premier du journal est de saisir le présent dans son caractère furtif, ses métamorphoses accélérées au gré des bouleversements qu'entraîne la guerre. Feraoun désigne lui-même ses cahiers de « notes de moments troubles » (*J*, 241) et ces troubles semblent appeler le concours d'une forme d'écriture visant à en fixer, par les mots, la lame de fond.

Le deuxième point tient au rôle que Feraoun veut assumer en tant qu'écrivain impliqué dans ce qui se passe, ayant son mot à dire sur le cours de l'histoire, rejetant par ce geste l'image de conteur de réalités ethnologiques, atemporelles de sa société. C'est ainsi que l'écriture, déployée dans plusieurs directions, charrie entre ses lignes des faits divers, statistiques funèbres, commentaires de chroniques parues dans des journaux, témoignages sur la torture pratiquée dans les camps militaires, témoignages sur les viols à grande échelle commis par l'armée coloniale, analyses des causes profondes des violences, etc. On peut à ce propos citer quelques pages du *Journal* qui illustrent le large éventail des questions liées à la guerre que le diariste traite dans ses « notes de moments troubles ».

Datant du 1^{er} novembre 1955, la première chronique décrit l'atmosphère qui prévaut au sein des populations algérienne et française. Il ouvre sa chronique en citant Verlaine :

« Il pleut sur la ville »... La ville est silencieuse, elle se terre, sournoise, hostile, apeurée... Soleil blafard d'automne, ciel sale des jours mélancoliques... Non, vraiment, il n'y a rien à se dire, aujourd'hui 1^{er} novembre, jour triste des morts indifférents, des vivants inquiets, des Français qui refusent de comprendre, des Kabyles qui refusent d'expliquer. (*J*, 9)

Ayant été depuis toujours et pour toujours, même après sept années de guerre, attaché à la paix et à la fraternité entre les deux communautés, Feraoun se fait ici le témoin, impuissant, de deux mondes ayant basculé dans l'affrontement :

On a l'impression qu'Alger est devenue une gigantesque tour de Babel où une partie de la population se réveille subitement engagée contre une autre qui demeure muette sans toutefois que l'on puisse dire laquelle est la plus effrayée. (*J*, 97)

Rappelons ici que l'auteur ne prend pas parti de manière tranchée pour l'action armée du FLN dès les premiers mois de la guerre. Sa position, comme celle de nombreux membres des élites algériennes restées attachées à la revendication de l'égalité des droits entre Algériens et Français, évolue suivant un effort personnel d'analyse et de compréhension des raisons de la guerre et de l'horizon vers lequel elle s'achemine. Son *Journal* demeure à cet effet le miroir qui reflète, mieux que ses œuvres romanesques, l'évolution de son opinion et la forme d'engagement qu'il a choisie en tant qu'humaniste refusant de céder aux chapelles politiques, intransigeant sur ses principes de justice, d'équité, de solidarité, de non-violence. Il se définit lui-même, dans son *Journal*, comme « un homme pacifique qui méprise tous les patriotismes » (*J*, 241). Constant dans ses principes, il critique la France tout en continuant à défendre l'Algérie fraternelle et égalitaire, et, quand le moment est venu pour lui de soutenir le combat pour l'indépendance, cela ne l'empêche pas de livrer de sévères critiques à l'adresse de ses « compatriotes », les combattants du FLN, quand leurs actions affectent la vie d'innocents ou ne se conforment pas à son idéal humaniste ; il n'hésite pas à désigner comme « fanatisme » certaines injonctions lancées par des chefs de maquis à des paysans impuissants. C'est ainsi que, rapportant des échos de réunions tenues dans les villages, il s'insurge :

Les prétentions des rebelles sont exorbitantes, décevantes. Elles comportent des interdits de toutes sortes, uniquement des interdits, dictés par le fanatisme le plus obtus, le racisme le plus intransigeant, la poigne la plus autoritaire. En somme, le vrai terrorisme [...]. Défense de faire appel au toubib (?), à la sage-femme (?), au pharmacien (?) (*J*, 70)

L'incendie d'une école par les « rebelles » suscite chez lui colère et indignation :

J'ai appris que l'école de Tizi-Hibel est incendiée. Pauvre école, pauvre village, pauvres gosses de Tizi-Hibel. Je n'en ai pas dormi de la nuit. C'est

là mon école, ma bonne vieille école ou j'ai appris à lire... Ma gorge se noue, j'en veux aux gens de chez nous. À tous ceux qui n'ont pas su, qui n'ont pas pu empêcher cela. Une honte pour nous, ineffaçable. (*J*, 84–85)

Plus que d'une actualité violente, c'est d'un « homme déchiré par la guerre »²⁷ dont témoignent ces chroniques. Un déchirement qui trouve son expression dans la condamnation du système colonial. Cette dénonciation s'accroît à partir de 1956, fustigeant en bloc l'ensemble des pratiques auxquelles se livre le colonialisme. Alors que plusieurs de ses compatriotes continuent de l'accuser de « complaisance » avec le colonisateur, c'est en témoin impartial, soucieux de neutralité, mettant à distance l'information reçue, qu'il procède dans ses rapports à l'actualité et dans ses analyses des événements. On remarque alors que le diariste s'impose une éthique littéraire de neutralité et de vérité qui fait défaut aux journaux qu'il cite. Il recourt aussi à des techniques journalistiques : citer ses sources (journaux, radio), ne pas révéler l'identité d'un témoin ou d'une victime, les désigner par leurs initiales, etc.

Journal contre journaux

Les pages du *Journal* foisonnent de citations de journaux de l'époque : l'*Écho d'Alger* et *Journal* rapportant l'accueil d'un général français à Alger (*J*, 96) ; un article de François Mauriac paru dans *L'Express* (*J*, 97). Plus loin, il fait le compte rendu d'un hebdomadaire, *Demain* : « hebdomadaire socialiste cher à Guy Mollet, [il] publie une relation sur le massacre de Tebessa, des centaines de morts civils, un millier de blessés parce qu'on avait abattu un officier de la légion » (*J*, 145). Ces informations ne sont pas accompagnées de commentaires de l'auteur quand il leur accorde du crédit. Cependant, il n'hésite pas à souligner le caractère fallacieux de l'information quand elle ne correspond pas à la réalité. C'est le cas de la relation de la grève de l'enseignement de mai 1956 à laquelle a appelé le FLN : « mais l'*Écho d'Alger* annonce que la grève n'est effective que dans l'enseignement supérieur [...]. Les gens pensent qu'il s'agit là d'un bobard et que cela ne doit pas étonner de la part de l'*Écho* » (*J*, 161).

²⁷ THENAULT, « Mouloud Feraoun », 68.

Les noms d'informateurs, de victimes et même de lieux d'attentats et d'accrochages sont souvent signalés par leurs initiales : « M. L. m'apprend que les rebelles étaient réfugiés chez Mouloud » (*J*, 86) ; « J'apprends que M. B. vient d'être abattu en sortant de chez M. L. pour se rendre chez lui » (*J*, 131). Aujourd'hui, face à ses témoignages, l'historien, soucieux de restituer la trame des événements, ne peut qu'être frustré par l'imprécise identité des personnes et des lieux désignés de la sorte.

En somme, l'enjeu de l'information est un motif permanent dans le *Journal* de Feraoun. Les journaux qu'il cite font l'objet d'une mise en cause pour leur partialité et leur implication dans la propagande coloniale. Dans le contexte de la guerre, constate Feraoun, les médias répercutent l'information officielle. À ce sujet, en plus de la mise à nu du mensonge et de la manipulation, Feraoun livre des remarques sur le statut de l'information et des médias :

Sur le lecteur kabyle, ces erreurs [des journaux] ont un effet surprenant : elles lèvent ses scrupules. Le bonhomme qui jusqu'ici accorde le prestige de l'infaillibilité à tout ce qui s'imprime sait désormais à quoi s'en tenir. Il prend la nouvelle dans son objectivité et repousse dédaigneusement le commentaire. C'est fini, sa méfiance est mise en éveil : il se jettera sur le journal du colon tout comme le colon lui-même. Puis il se forgera son propre commentaire, se sentira l'égal de ce colon qui ment, il se sentira fort parce qu'on veut lui cacher cette force. (*J*, 50)

Les colonisés prennent donc conscience, à l'épreuve de la guerre, du mensonge de la presse coloniale et, à travers celui-ci, de toute la colonisation. Mêlant sa voix à celle de « ses compatriotes », l'énonciateur engage sa parole et celle des siens dans un face à face avec le discours du colon, en opposant la clairvoyance au mensonge.

Pendant, le contenu le plus grave de ces « notes de moments troubles » concerne précisément ce que taisent les journaux coloniaux : l'usage et la généralisation de la torture pendant la guerre, les massacres et autres exécutions sommaires, les viols collectifs, etc.

Le diariste fait état de la pratique de la torture dès le début de son *Journal*, c'est-à-dire dès la fin 1955. Un villageois arrêté suite à l'assassinat d'un garde champêtre subit la « contrainte » : « Il avait la tête en bas. Et ils le fouettent aux fesses [...]. Peux-tu supporter, toi, des coups de cravache sur tes testicules ? [...] Non il ne m'entendait pas, le petit.

Quand il s'est évanoui ça a été un bien pour les deux » (J, 21). Il en parle avec plus de détails et sans dissimulation aucune dans des chroniques ultérieures :

J'ai sous les yeux des notes sur les procédés de torture employés par la police algérienne [coloniale]. Je le tiens d'un témoin sérieux [...]. 1. La baignoire [...] 2. Le courant [...] 3. La bouteille [...] 4. La corde [...]. Il y a une infinité de méthodes pour torturer. Dans chaque local de police, dans les camps militaires, l'agent et l'officier prennent toutes sortes de raffinements, on ne saurait les énumérer tous. Mais ceux qui les ont subis les garderont inscrits dans leur chair et aussi dans leur mémoire. (J, 141-143)

Signalons que le témoignage sur la torture ne se limite pas à la seule mention de sa pratique. Le diariste y voit, en plus de la barbarie qui ramène l'homme à la bestialité, le signe de la rupture totale, l'indicateur sanglant du divorce entre les deux peuples dont il parle par ailleurs. Le 13 mars 1956, il consigne cette affliction :

L'abîme ! Comment ne se creuserait-il pas lorsqu'on sait ce qui se passe dans les salles à torture [...] partout où il y a l'autorité civile ou militaire. Que ce que nous avons en nous tous d'instinct bestial, d'imagination féroce s'exerce pour inventer les moyens de meurtrir, nous ne pouvons outrepasser la triste réalité. (J, 119-120)

Ce témoignage sur la torture qui date de 1956 annonce le scandale révélé par la parution de *La Question* d'Henri Alleg en 1958,²⁸ livre qui raconte le séjour dans les prisons coloniales de ce militant de l'indépendance algérienne et la torture qu'il y a subie. Censuré immédiatement après sa publication, ce livre sera réédité en Suisse peu de temps après sa censure et continuera de se vendre clandestinement en France. Si certains journalistes et intellectuels français ne révèlent la pratique courante de la torture qu'à partir de 1957, le *Journal* de Feraoun livre la terrible vérité de son utilisation contre les suspects et les prisonniers dès le début de la guerre.

²⁸ ALLEG, *La Question*, Paris : Éditions de Minuit 1958.

Les crimes de masse font également partie du récit de Feraoun. La reconnaissance récente de l'usage des viols et des massacres pratiqués par l'armée française comme crime contre l'humanité, au même titre que la torture, ne peut que souligner davantage l'intérêt historique de ce journal. Suite à l'assassinat d'un officier français, un village entier de paysans subit les représailles. Voici le récit qu'en livre Mouloud Feraoun :

[...] des crimes affreux et des viols systématiques se sont consommés aux Ouadhias.²⁹ Les soldats ont eu quartier libre pour souiller, tuer et brûler [...]. Les hommes ont été enfermés tous ensemble durant quinze jours. On en a tué environs quatre-vingts [...], on faisait préparer les tombes à l'avance [...], plus de cent autres avaient disparu. On suppose qu'ils ont été enfermés dans des gourbis pleins de paille et brûlés. Les femmes sont restées dans les villages. Ordre leur fut donné de laisser les portes ouvertes et de séjourner isolément dans les différentes pièces de chaque maison. Le douar fut donc transformé en un populeux BMC³⁰ où furent lâchées les compagnies de chasseurs alpins ou autres légionnaires. (*J*, 234-235)

Un autre récit de massacre d'Algériens occupe la chronique du 12 novembre 1956 :

Trois villages ont été bombardés et incendiés. Les hommes ont été emmenés, les femmes et les enfants errent à travers les douars,³¹ à la recherche d'un asile. Les soldats ont semé la mort, la terreur, la désolation. Voilà trois villages vides, démolis, rayés de la carte, ô Oradour ! (*J*, 211).

Les parallèles avec les crimes nazis commis en France replongent le lecteur dans la sinistre mémoire des temps de l'Occupation allemande : le massacre du village kabyle rappelle celui d'Oradour-sur-Glane en France, en 1944.

Ces notes écrites au moment des faits par ce témoin très proche du théâtre des horreurs, si elles avaient pu être rendues publiques par l'auteur au moment de leur déroulement, auraient sans doute suscité les

²⁹ Village situé dans le massif du Djurdjura, près de Tizi-Ouzou.

³⁰ Bordel Militaire de Campagne.

³¹ Appellation donnée en Afrique du Nord à un groupement d'habitations.

réactions les plus indignées des intellectuels et des partis opposés à la guerre et favorables à l'indépendance de l'Algérie. Mais on comprend que la position de l'écrivain (appartenant au camp des colonisés), la censure des éditeurs et des journaux (le cas de Henri Alleg en est une illustration) et le risque pour sa propre vie ne pouvaient que différer le moment de publication. Il faudra attendre 1962, moment où s'élèvent en France et dans le monde des voix d'intellectuels, de politiques, d'artistes et d'écrivains condamnant la politique française en Algérie et appelant à la fin de la guerre et à l'indépendance.³² Toutefois, il ne faut pas perdre de vue la volonté de l'auteur de rendre public ses cahiers, de témoigner sur le vif afin d'informer la postérité des drames et des bouleversements vus et vécus. Son geste d'aller remettre ses cahiers à l'éditeur suffit pour affirmer son engagement à faire acte de témoignage, un témoignage d'une haute importance eu égard à son contenu et au vide qu'il sera appelé à combler dans les archives de la guerre en léguant un document authentique.

Les quelques extraits cités ici suffisent pour cerner l'écriture à contre-courant de Mouloud Feraoun : à contre-courant d'une littérature et d'une presse colonialiste, mais aussi à contre-courant d'une attente nationaliste qui, d'ailleurs, n'hésite pas à le qualifier d'écrivain assimilé et assimilationniste. Dans son *Journal*, Feraoun ne plaide pas pour l'assimilation, il ne pratique pas une « littérature de la rectification »,³³ mais il procède à une « remise en cause » et à une dénonciation.

Déchiré par la guerre, il livre à ses lecteurs son opinion sur les causes de la violence et ses conséquences quant à l'avenir des rapports entre Algériens et Français. « Pourquoi cette unanimité dans la rébellion ? »,

³² En 1960, 121 personnalités françaises, écrivains, artistes, universitaires, journalistes, parmi lesquelles Jean-Paul Sartre, Vercors, Nathalie Sarraute, Simone de Beauvoir, ont signé *Le Manifeste des 121* publié dans le magazine *Vérité-Liberté* ; les signataires défendent le droit à l'insoumission et prennent parti pour l'indépendance de l'Algérie.

³³ Au lendemain de l'indépendance, une certaine critique algérienne, marxiste et sartriste, parle de « tiédeur patriotique » chez Mouloud Feraoun et dénie à sa littérature sa dimension engagée. À ce propos, Christiane Achour écrit en 1986 que la littérature de Feraoun relève de la « rectification et non de la remise en cause » (cf. THENAULT, « Mouloud Feraoun », 68).

s'interroge-t-il fin 1955, « pourquoi le divorce est si brutal ? [...] La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu mariage » (J, 54). La violence est donc la conséquence d'une fausse union, d'une hypocrisie longtemps entretenue :

Le temps de l'hypocrisie est bel est bien révolu parce qu'il était illogique. Il a engendré une ère de violence parce que la logique a besoin de violence pour s'imposer. Et dans cette tragique confrontation, Indigènes et Français apprendront sûrement à se connaître. (J, 57)

Quelques mois plus tard, en juin 1956, il consigne dans ses carnets une image qui restitue un siècle de présence française en Algérie :

Sur ce siècle d'histoire franco-algérienne on jette un pont métallique et glacé, pareil au Sirat qui mène au séjour des élus, qui est frêle comme une corde, aiguisé comme un glaive et se teinte peu à peu du sang noirâtre des pêcheurs. Sur ce siècle on dresse une lame flamboyante qui se teinte du sang des hommes : celui des combattants et des victimes et qui finira par ressembler à un train rouge et justicier barrant une page inutile. (J, 163)

Ce « train rouge et justicier », Mouloud Feraoun le prend dans ses carnets semblables au miroir stendhalien que l'on promène le long de la route des chemins de fers. Il traverse la guerre en témoignant des choses vues, entendues, senties et pensées. À quelque distance seulement de la fin du voyage, il envoie ses carnets à l'édition, à la postérité, signifiant par ce geste que l'engagement pris de témoigner s'accomplit dans la mise à disposition de ses carnets au public.

La postérité reçoit ces notes comme des documents d'une valeur rare tant ils comblent un grand déficit en témoignages et en textes historiques. Charles Bonn fait le constat suivant à propos de l'écriture de la guerre d'Algérie :

On s'attendrait à ce qu'après une guerre aussi importante pour l'Algérie comme pour la France, dont on sait qu'elle a profondément bouleversé ceux qui l'ont vécue, l'Indépendance voie fleurir des récits de cette guerre, comme cela s'est vu ailleurs. Ces récits ne sont pas inexistant dans le roman algérien, mais ils montrent le plus souvent la difficulté de raconter cette guerre, à laquelle s'attache peut-être du côté français trop de

mauvaise conscience, et du côté algérien trop de pudeur pour les uns et d'autocensure pour les autres.³⁴

Le *Journal* de Feraoun suscite autant l'intérêt du milieu littéraire que celui des historiens : « C'est pour l'historien la quasi-perfection du témoignage puisqu'il est écrit au moment des faits et pratiquement ni revu ni corrigé [...] »,³⁵ écrit Sylvie Thénault. Par ailleurs, la traduction américaine du *Journal* en 2000 propose un sous-titre qui révèle une attente historique réactualisée de la part du public et des éditeurs : *Mouloud Feraoun, Journal, 1955–1962. Reflections on the French-Algerian War*. Cette version américaine est classée dans la catégorie « genre historique » et les éditeurs ne manquent pas d'envisager la lecture du *Journal* dans une double perspective historique, celle de la guerre d'Algérie et celle de la guerre civile des années 1990. Avec la traduction américaine, le *Journal* entre dans un moment nouveau de sa réception puisqu'il est réactualisé en vertu de l'intérêt non seulement pour le passé mais aussi pour le présent, ce qui pérennise la présence de ce texte tout en élargissant le spectre de ses publics potentiels.

Bibliographie

Œuvres

ALLEG, HENRI : *La Question*, Paris : Minuit 1958.

AMROUCHE, JEAN : *Journal, 1928–1962*, édité par Tassadit Yacine-Titouh, Paris : Non Lieu 2009.

DJEBAR, ASSIA : *Le Blanc de l'Algérie*, Paris : Albin Michel 1995.

FERAOUN, MOULOUD : *Le Fils du pauvre*, Paris : Seuil 1954.

— *Journal*, Béjaia : Talantikit 2015.

— *Journal 1955–1962. Reflections on the French-Algerian War*, Lincoln/London : UP of Nebraska 2000.

³⁴ BONN, *Le Champ littéraire maghrébin francophone*, s.p.

³⁵ THENAULT, « Mouloud Feraoun », 69.

Littérature de recherche

- BONN, CHARLES : « Petit historique d'une réception mouvementée : du < postcolonial > au < postmoderne ? > » [<https://ouvrages.crasc.dz/pdfs/2006-roman-moderne-critique-fr-bonn-charles.pdf> (dernier accès : 20.05.2021)], 9–37.
- *Anthologie de la littérature algérienne*, Paris : Le livre de poche 1990.
- « Le champ littéraire maghrébin francophone, du < postcolonial > au < post-moderne >. Quelle < scénographie interne ? > », s.p. [http://www.limag.com/Cours/C2Francoph/PostColPostMod2ScenInterne.htm#_Toc8831121 (dernier accès : 22.02.2019)].
- BOUKHELOU, MALIKA : « *Le Fils du Pauvre* et *La Terre et le sang* de Mouloud Feraoun à l'épreuve de l'approche postcoloniale », *Dalhousie French Studies* 100 (2012) [<https://www.jstor.org/stable/43488341> (dernier accès : 15.05.2022)], 27–35.
- KEBBAS, MALIKA : « Tahar Djaout, romancier du verbe libre », *Recherches & Travaux* 76 (2010) [<https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.404> (dernier accès : 10.03.2022)], 47–54.
- LEJEUNE, PHILIPPE : « Le journal comme < antifiction > », *Poétique* 149 (2007), 3–14.
- « Le journal : genèse d'une pratique », *Genesis* 32 (2011) [<http://journals.openedition.org/genesis/310> (dernier accès : 24.05.2022)], 29–41.
- REGAÏEG, NAJIBA : « *Journal* de Mouloud Feraoun. Journal intime, chronique d'une guerre ou chronique d'une mort pressente ? », *Dalhousie French Studies* 100 (2012) [<https://www.jstor.org/stable/43488347> (dernier accès : 15.05.2022)], 81–96.
- RESZTAK, KAROLINA « < Ça alors ! Vous étiez à C..., vous ? > », *Continents manuscrits* 5 (2015) [<https://journals.openedition.org/coma/599#bodyftn1> (dernier accès : 20.05.2021)], s.p.
- THENAULT, SYLVIE : « Mouloud Feraoun, un écrivain dans la guerre d'Algérie », *Vingtième siècle* 63 (1999), 65–74.